Chemins d'étoiles.

Reliques et pèlerinages au Moyen Âge

Éditions **OUEST-FRANCE**

Sommaire

Préface 6

Jean-Pierre BARBIER - Président du Département de l'Isère 6

Avant-propos 8

Géraldine MOCELLIN - Directrice du musée de Saint-Antoine-l'Abbaye ... 8
L'abbaye de Saint-Antoine, un trésor de reliques

Introduction 14

Edina BOZÓKY 6
Pèlerinages et reliques

Inventions et translations des corps saints 19

Laura FENELLI 21
Le récit hagiographique et le cas de saint Antoine le Grand

Edina BOZÓKY 27
Translations et inventions de reliques

Nicole CHAMBON 34
L'iconographie de l'invention et de la translation des reliques

Géraldine MOCELLIN 39
Invention et translation des reliques d'Antoine l'Égyptien

Chantal MAZARD 47
Le pouvoir laïc à Saint-Antoine, de Geilin aux Châteauneuf de l'Albenc

Le sanctuaire, réceptacle de reliques 51

Nicolas REVEYRON 53
Le sanctuaire : le cas particulier de Saint-Antoine

Géraldine MALLET 58
Autour du culte de saint Guilhem, fondateur de l'abbaye
Saint-Sauveur de Gellone (Saint-Guilhem-le-Désert, Hérault)

Géraldine MOCELLIN 61
L'ostension des reliques de saint Antoine en 1491
Sylvain DEMARTHE 64
Les reliques au cœur de la consécration de l'autel
Gisèle CLÉMENT 68
La liturgie chantée et les pèlerinages

Le reliquaire, objet de dévotion 73

Philippe GEORGE 75
Les trésors d'église, mémoire de l'Europe
Martine JULLIAN 84
La typologie des reliquaires
Annick LE GUÉRER 92
Culte des saints et odeur de sainteté
Denise PÉRICARD-MÉA 95
Les étoiles du « chemin de Saint-Jacques »
Sylvain DEMARTHE 100
Saint-Antoine, haut lieu de pèlerinages

Conclusion 104

Denis CROUZET 102
Au nom du seul Évangile : la guerre aux *ossa sacra* au temps des guerres de Religion

Catalogue des œuvres 110

Remerciements 113

Bibliographie sommaire 116

Crédits des œuvres de l'exposition 119

Le sanctuaire, réceptacle de reliques

Sylvain DEMARTHE

Les reliques au cœur de la consécration de l'autel

Anonyme
Pontifical de l'archevêque Charles de Neufchâtel, à l'usage de Besançon Cat. 10
Fin XV^e siècle, entre 1480 et 1498
Manuscrit sur parchemin
Besançon, bibliothèque municipale, cote Ms. 116
Ce pontifical – livre exposant les cérémoniaux réservés à la charge épiscopale –, ayant appartenu à l'archevêque de Besançon Charles de Neufchâtel, a été réalisé entre 1480 et 1498. La deuxième partie de l'ouvrage est notamment consacrée à la dédicace des églises ainsi qu'à la consécration des autels. Une des étapes de la dédicace est par exemple illustrée au folio 103 : l'évêque, accompagné de religieux, monte sur une échelle sans doute pour oindre de chrême les croix de consécration – au nombre de douze en référence aux apôtres – peintes sur les murs de l'église. Ces croix, censées repousser le mal, font de l'édifice la propriété de Dieu. Au folio 139, l'évêque, agenouillé et tenant une truelle de la main droite, s'apprête à sceller le sépulcre contenant les reliques, lors de la consécration de l'autel. S.D.

« Assurément, la consécration d'un autel stable, mais encore d'un autel de voyage ou portatif, n'a pas lieu sans qu'on y mette les reliques des saints, ou, lorsqu'on ne peut en avoir dans l'endroit où l'on se trouve, sans le corps du Christ. »[1] Ainsi s'exprime l'évêque de Mende, Guillaume Durand (v. 1230-1296), dans son *Rational des divins offices*[2], à propos de l'une des deux cérémonies qui, avec la dédicace de l'église[3], donne vie à un édifice de culte. Le prélat inscrit ici ses réflexions dans la tradition des *ordines romani*, ensemble de textes remontant au haut Moyen Âge – maintes fois repris par la suite – et décrivant les rituels liturgiques[4].

C'est au cours d'une solennité complexe, ne comptant pas moins d'une dizaine d'étapes – notamment diverses lustrations –[5] et symboliquement assimilée au baptême[6], que les reliques sont insérées dans l'autel et participent de sa sacralisation. À ce titre, le témoignage que Garsias, moine de l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa (Pyrénées-Orientales), adresse à son abbé, Oliba († 1046), est riche d'enseignements. Dans sa « lettre-sermon », rédigée vers 1043-1046[7], le religieux dresse la liste des très nombreuses reliques contenues dans le maître-autel de l'abbatiale[8]. Tout comme celles des autres autels que compte l'édifice, « elles furent données à perpétuité […] tant pour la stabilité du royaume terrestre que pour la félicité du royaume céleste »[9].

Selon Guillaume Durand, complétant ses indications par une abondante exégèse[10], leur dépôt doit s'effectuer comme suit : « On fait quatre croix avec le chrême aux quatre angles du tombeau dans lequel les reliques doivent être renfermées, et on les met dans un petit coffre ou une petite châsse (*capsella*), avec trois grains d'encens, et on les enferme en cet état dans le sépulcre. »[11] Si le reliquaire n'a guère résisté aux aléas du temps, nombre d'autels médiévaux permettent encore d'observer la cavité dans laquelle il était placé.

1 Charles BARTHÉLEMY (éd.), *Rational ou manuel des divins offices de Guillaume Durand (…)*, 1, Paris, Louis Vivès, 1854, p. 113, § XXIII : dans le texte, l'auteur évoque « un hôtel de voyage ou portatif ». Le terme « autel » a ici été rétabli.
2 Voir aussi la traduction commandée par le roi Charles V à Jean Golein dans la seconde moitié du XIV^e siècle : BnF, Français 176, exemplaire daté des environs de 1380-1390.
3 Bénédicte PALAZZO-BERTHOLON, Éric PALAZZO, « Archéologie et liturgie. L'exemple de la dédicace de l'église et de la consécration de l'autel », *Bulletin monumental*, 159/4, 2001, p. 309.
4 *Ibid.*, pp. 306-308.
5 Charles BARTHÉLEMY (éd.), 1854, pp. 105-106, § IV.
6 Bénédicte PALAZZO-BERTHOLON, Éric PALAZZO, 2001, p. 309.
7 Daniel CODINA, Pascale BOURGAIN, Marianne BESSEYRE (trad.), « Lettre-sermon du moine Garsias de Cuxa à l'abbé Oliba », *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, XL, 2009, p. 65, note 1.
8 *Ibid.*, pp. 68-72.
9 *Ibid.*, p. 68.
10 Charles BARTHÉLEMY (éd.), 1854, pp. 113-115, § XXIII-XXV.
11 *Ibid.*, p. 106, § IV.

Autel de Notre-Dame d'Audignon
XIIIe siècle
France, Landes
© Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général du patrimoine culturel - Jean-Philippe Maisonnave, 2016

Celle-ci, également nommée *loculus* ou sépulcre, est souvent ménagée dans la partie supérieure du pied de l'autel, lorsqu'il est unique. C'est le cas pour l'autel-cippe de Céleyran (Salles-d'Aude), marbre antique de remploi, dont l'utilisation remonte sans doute au Ve siècle[12]. Cette pratique, « dénot [ant] une volonté de placer les reliques directement sous la table [d'autel] »[13], paraît très répandue surtout durant le haut Moyen Âge et notamment en Espagne.

Au VIIIe siècle toutefois, l'autel du duc Ratchis[14], fleuron de l'art lombard conservé au Museo Cristiano de Cividale del Friuli (Italie, Frioul-Vénétie-Julienne), propose déjà un autre parti. Adoptant la forme d'un coffre, il possède quatre panneaux de pierre sculptés, représentant le Christ dans une mandorle portée par des anges (face avant), une Visitation et une Adoration des mages (faces latérales) ainsi qu'une bordure d'entrelacs à plusieurs brins, encadrant deux croix pattées orfévrées au-dessus de fleurs et d'un motif de roue (face arrière). Au centre se situe le sépulcre quadrangulaire, lui-même cerné « d'une bordure moulurée [qui] n'encadr [e] aucune image, mais la porte vers le corps invisible des saints, scellés à l'intérieur »[15].

Comme l'indique l'historien Didier Méhu, la formule n'est pas sans rappeler l'autel d'Avenas (Rhône), réalisé au début du XIIe siècle et dont la face arrière porte également le sépulcre, ici fermé[16]. Le revers de l'autel de Notre-Dame d'Audignon (Landes), maçonné et remontant au XIIIe siècle, est lui aussi percé d'une cavité

12 Pierre DOURTHE, « Typologie de l'autel, emplacement et fonction des reliques dans la péninsule Ibérique et le sud de la Gaule du Ve au XIe siècle », *Bulletin monumental*, 153/1, 1995, pp. 13-14 ; Anne-Bénédicte MEREL-BRANDENBURG, « Les monuments sculptés de l'Antiquité tardive à Narbonne (IVe-VIIIe siècle) », Éric DELLONG (dir.), *Carte archéologique de la Gaule*. 11/1 : *Narbonne et le Narbonnais*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (…), 2002, p. 178.
13 Pierre DOURTHE, 1995, p. 18.
14 Didier MÉHU, « L'évidement de l'image ou la figuration de l'invisible corps du Christ (IXe-XIe siècle) », *Images Re-vues. Histoire, anthropologie et théorie de l'art, 11, 2013, § 38 en ligne* (consulté en avril 2019) : http://journals.openedition.org/imagesrevues/
15 *Ibid*.
16 *Ibid.*, § 39.

Reliquaire de la vraie Croix
Byzance, XI^e siècle ; Vallée de la Meuse, 1160-1170
Argent doré, émaux champlevés sur cuivre doré, vernis brun
Paris, musée du Louvre, OA 8099
© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Daniel Arnaudet

donner l'honneur des autels, ou orchestrer différemment son culte et en permettre la dévotion aux pèlerins et l'accès, fut-il seulement visuel.

Les saints intercèdent auprès de Dieu pour les vivants comme pour les morts et leurs reliques concrétisent cet appel au surnaturel dans une société moins portée vers l'abstraction. La religion franque fait appel à l'intercession des saints où l'on sait à quel saint se vouer[10]. Après les Mérovingiens, les Carolingiens développent le culte des reliques selon des règles et en combattent certains excès. En 804, Charlemagne envoie deux *missi* au pape pour vérifier l'origine d'une fiole contenant du sang du Christ trouvée à Mantoue. La doctrine orthodoxe de l'Église répète que les saints sont des intercesseurs privilégiés. Autant la théorie est restreinte, autant, pourtant, le culte connaît un extraordinaire développement et un véritable commerce se met en place avec des trafiquants spécialisés. Deusdona, rendu célèbre par Éginhard, le biographe de Charlemagne, écumait, avec sa bande organisée, les différents cimetières de Rome.

Les invasions normandes lancent sur les routes des religieux terrorisés qui ont déterré à la hâte le précieux corps de leur saint patron pour le préserver des barbares. La paix revenue, il faut rentrer au pays mais les reliques font quelquefois les frais du voyage : elles ont parfois trouvé un nouveau lieu de dévotion, ou elles ont été divisées, voire confisquées par les puissants bienfaiteurs laïcs des heures de tourmente. Ces derniers en profitent pour enrichir leur chapelle castrale, leur collégiale ou monastère favoris. À plusieurs reprises au cours du IX^e siècle, les reliques de saint Martin sont

Page de droite
Reliquaire dit de Charles le Téméraire
Gérard Loyet
vers 1467-1471
Or, vermeil et émaux
Liège, Trésor de la cathédrale
© akg-images / Paul M.R. Maeyaert

10 Voir par exemple Patrick J. GEARY, *Le Monde mérovingien. Naissance de la France*, Paris, Histoire-Flammarion, 1989 ; Marc van UYTFANGHE, « L'origine, l'essor et les fonctions du culte des saints […] », *Cassiodorus*, 2, 1996, p. 143-196.

Sylvain DEMARTHE

Saint-Antoine, haut lieu de pèlerinages

Bourse à reliques provenant de la châsse de saint Simètre Cat. 38
Espagne, XII^e siècle
Soie : samit façonné, 2 lie 1, 3 lats dont 1 lat est interrompu
Liège, Trésor de la cathédrale
La bourse est formée au départ d'un samit façonné, 2 lie 1, trois lats dont un lat est interrompu (rouge, bleu et jaune). Ce textile a gardé une très grande fraîcheur de coloris. Le décor de cette pièce de très petit format, constituée de petits fragments assemblés, est très difficile à identifier. P.G.
Voir Philippe GEORGE, Françoise PIRENNE, *Trésors des cathédrales d'Europe. Liège à Beaune*, Paris, 2005, pp.136 et 138.

Les sources historiques n'ont malheureusement pas gardé la trace des pèlerinages à Saint-Antoine au XII^e siècle[1]. Il faut attendre la venue d'Hugues de Lincoln en 1200 pour qu'un premier témoignage soit relaté par son chapelain Adam of Eynsham dans la *Vita Magna Sancti Hugonis*[2]. Le prélat dauphinois[3], évêque de Lincoln depuis 1186, fait ainsi halte à Saint-Antoine au cours d'un voyage vers la Grande Chartreuse, son établissement d'origine. C'est dans l'église prieurale des bénédictins de Montmajour, peut-être fraîchement enveloppée par les prémices du chantier de l'édifice actuel, qu'Hugues de Lincoln, fidèle à la tradition cartusienne considérant saint Bruno comme le successeur d'Antoine le Grand, se recueille auprès du saint ermite. Le reliquaire renfermant son corps, « reposant sur une console adhérente à la muraille »[4], est alors des plus modestes : un coffre en bois de cyprès, dont la réalisation est traditionnellement attribuée à Guigues I^er le Chartreux en 1119. Cette châsse est intégrée à un second écrin argenté en 1238[5]. Auparavant, à l'occasion de l'ostension de 1237, l'archevêque de Vienne, Jean de Bernin, prélève le saint Bras[6], afin que les fidèles, sans doute tenus à distance de la châsse principale, bénéficient d'un meilleur contact avec les reliques du saint thaumaturge.

Bourse à reliques orientale provenant de la châsse de saint Simètre Cat. 39
XII^e siècle
Soie
Liège, Trésor de la cathédrale
Le Trésor de Liège conserve un bel ensemble de petites bourses provenant de la châsse de saint Simètre de Lierneux.
L'une est une petite bourse islamique, soierie tissée en louisine liserée et lancée de soies polychromes (crème, ivoire, jaune et brun) et de filé or. Elle présente une composition en bandes horizontales de minuscules motifs géométriques, décor raffiné propre à certains ateliers islamiques qui se libèrent de l'influence perse ou byzantine. P.G.

1 Sur cette question, voir : Adalbert MISCHLEWSKI, *Un ordre hospitalier au Moyen Âge. Les chanoines réguliers de Saint-Antoine-en-Viennois*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1995, pp. 16-17.
2 Voir par exemple : *Vie de saint Hugues, chartreux, évêque de Lincoln (1140-1200)*, Montreuil, Typographie Notre-Dame des Prés, 1890, pp. 416-418, 548-551.
3 *Ibid.*, p. 2 : Hugues de Lincoln est originaire d'Avalon (commune de Saint-Maximin, Isère) près de Pontcharra.
4 Pierrette PARAVY, « Le pèlerinage à Saint-Antoine », *Provence historique*, 166, 1991, p. 478 ; *Vie de saint Hugues*, 1890, p. 550.
5 Pierrette PARAVY, 1991, pp. 477-478 ; Hippolyte DIJON, *L'église abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné. Histoire et archéologie*, Grenoble, H. Falque & F. Perrin, 1902, pp. 317-318.
6 Pierrette PARAVY, « La mémoire de Saint-Antoine à la veille de la Réforme : le témoignage d'Aymar Falco (1534) », Nicole BOUTER (éd.), *Écrire son histoire. Les communautés régulières face à leur passé*, actes du 5^e colloque international du CERCOR (Saint-Étienne, 6-8 novembre 2002), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005, p. 603.

Châsse de saint Simètre Cat. 37
Art mosan, XIII^e siècle. Restaurée en 1850
Argent repoussé, ciselé et doré, pierres précieuses
Lierneux, église Saint-André

Les pierres qui décorent la châsse de saint Simètre ont été analysées en 2017 par les chercheurs du Laboratoire de Minéralogie de l'Université de Liège (Belgique). Les techniques d'analyse ont permis de déterminer la nature minéralogique et la composition chimique de ces échantillons. Au total, trente-neuf pierres sont présentes : neuf bleues, dix vertes, treize rouges et sept roses. Elles sont constituées de verre particulièrement riche en plomb, et sont taillées de manière très simple. Ces observations semblent indiquer une origine ancienne pour ces verroteries.

La châsse (du latin *capsa,* « caisse ») est un reliquaire dont la forme évoque le cercueil et qui peut servir pour les processions. Le pays rhéno-mosan en recèle quelques-unes des plus célèbres des XII^e-XIII^e siècles.

Simètre est un saint martyr romain (II^e siècle), dont des reliques furent transférées à Lierneux, dépendance de l'abbaye de Stavelot en Ardenne.

La petite châsse de saint Simètre de Lierneux remplace une châsse plus ancienne.

Son intérêt historique réside dans l'évocation du « Triomphe de saint Remacle à Liège » sur les bas-reliefs narratifs de sa toiture : en 1071 les moines de Stavelot vinrent à Liège devant l'empereur germanique ; ils revendiquaient leurs droits sur le monastère de Malmedy, emmenant les reliques de leur saint patron Remacle, et ils obtinrent satisfaction.

Le martyre de saint Simètre se partage les autres reliefs. Les longs côtés présentent les apôtres en pied. Aux pignons, un calvaire et une Vierge à l'Enfant. L'abbatiat d'Henri de Gueldre (1247-1271) doit servir à situer chronologiquement l'œuvre, ainsi contemporaine de celle, plus grande, de saint Remacle de Stavelot, mais de conception plus conservatrice et bien moins riche. P.G.

Éditions **OUEST-FRANCE**
Rennes

Éditeur Jérôme Le Bihan
Coordination éditoriale Lise Corlay
Collaboration éditoriale Cyriane Lucas
Conception graphique et mise en page Brigitte Racine
Photogravure Graph&Ti, Rennes (35)
Impression PPO Graphic, Palaiseau (91)

© 2019, Éditions Ouest-France
Édilarge SA, Rennes
ISBN : 978-2-7373-8135-5 - N° d'éditeur : 10230.01.2.5.08.19
Dépôt légal : août 2019
Imprimé en France
www.editionsouestfrance.fr